

que vous le pensez, répliqua l'Italienne d'un ton de parfaite indifférence. Je suis encore très jeune, très gaie, mais je m'habituerai très bien à une vie calme et simple comme celle que vous menez dans cette vieille demeure, Frédérique.

La lumière était atténuée en cet endroit, sans quoi Clelia eût pu apercevoir le sourire ironique éclo sur toutes les lèvres.

La petite table la plus reculée vit bientôt réunis autour d'elle Ary, Anita, Frédérique et Joël Ludnach. Si partout ailleurs les conversations se resentaient de l'atmosphère mondaine, ici l'entretien revêtait un tour élevé qui aurait plongé dans un étonnement désespéré la petite Italienne, dont le corselet brodé d'or étincelait un peu plus loin, en pleine lumière. Là régnait une extrême animation, et les éclats de rire éveillaient les échos si souvent endormis du vieux jardin. Mais, fréquemment, deux yeux noirs inquiets et rageurs se dirigeaient vers cette petite table si tranquille là-bas, d'où arrivait seulement parfois le rire frais d'Anita, ou celui, sonore et franc, d'Ary ou de Joël.

Au moment où, le souper terminé, les invités se levaient peu à peu, un homme traversa les groupes, ayant au bras une mince créature vêtue de soie claire pâle et frissonnante.

— Qu'y a-t-il, Wilhelm ? Qu'arrive-t-il à Bettina ? demanda la voix angoissée d'Ary.

— Un frisson subit . . . un léger froid . . . Ne vous inquiétez pas, répondit Wilhelm dont la voix tremblait un peu.

— Un froid ! . . . Mais aussi quelle imprudence de la laisser dehors à cette heure ! . . . et assise ! Faites-la coucher ici, Wilhelm.

— Oui, elle le préfère aussi. Ne vous dérangez pas, Ary . . . vous non plus, Frédérique.

— Et ne grondez pas Wilhelm. C'est moi qui ai voulu rester, dit la voix calme de Bettina qui s'éloignait.

— Oui, elle l'a voulu, il a obéi . . . et voilà ce qui en résulte ! murmura Ary. Qui aurait cru cela de la part de cet homme si sévère pour son propre compte ! Qu'adviendra-t-il de ce refroidissement ?

— Oh ! cela passera : Bettina avait ce soir une mine excellente, dit Clelia d'un ton léger.

Elle venait de se rapprocher et avait entendu les derniers mots d'Ary.

— Vous êtes trop craintif, Monsieur Handen, et trop sévère pour votre beau-frère.

— Il y a lieu de l'être, signorina, répliqua-t-il avec une certaine sécheresse. La moindre chose peut être fort grave pour ma sœur, si délicate. Et, tout en estimant et aimant mon beau-frère, je ne puis que déplorer une faiblesse qui peut avoir de si lourdes conséquences.

— Oh ! vous, vous êtes un abominable tyran ! dit l'Italienne avec un gracieux sourire. Celle qui sera votre femme devra vous obéir en toutes choses n'est-ce pas ?

— En ce qui sera raisonnable et de mon ressort, oui, certainement. Les devoirs d'un époux, d'un chef de famille, sont extrêmement sérieux et lourds

à porter, donna Clelia. Bienheureux ceux qui peuvent les remplir en union avec une compagne forte et tendre, au lieu de devenir le mentor d'une enfant ou d'une poupée sans cervelle ! Mais pardon, Anita, je vous laisse là debout ! Marchons un peu, nous reviendrons ensuite nous mêler aux invités.

Ils s'éloignèrent tandis que Clelia, pâle de colère, prenait machinalement le bras que lui présentait M. de Haguenau.

Anita et Ary marchèrent quelques temps en silence le long de l'avenue de tilleuls. Comme ils arrivaient à l'extrémité, non loin de l'orangerie, Ary s'arrêta tout à coup :

— Vous avez prié pour moi, comme je vous l'avais demandé, n'est-ce pas, Anita ? dit-il avec émotion. Et ce que vous avez sollicité, je puis vous le dire. Vous avez imploré Dieu afin qu'il accorde sa lumière à un pauvre aveugle de bonne volonté et lui montre la voie rayonnante de la vraie foi . . . C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Elle inclina doucement la tête, émue jusqu'au fond de son être . . .

— Eh bien ! Anita, vous avez été exaucée. Votre cousin croit comme vous, il est catholique de cœur, sinon encore de fait. Dans un mois, je retournerai à Rome pour faire mon abjuration.

Une exclamation de bonheur s'échappa des lèvres d'Anita :

— Vous catholique ! Oh ! Dieu soit béni ! murmura-t-elle d'une voix tremblante, en levant vers lui son regard radieux. Et comment cela s'est-il fait, Ary ?

Alors, il lui raconta ses doutes, d'abord vagues, puis de plus en plus importuns. Le catholicisme avait d'abord attiré et charmé, puis profondément ému son âme par la sublime beauté de son culte, lorsqu'il avait, au cours de ses voyages, pénétré dans les églises, soit en simple curieux, soit pour y apporter le concours de son art.

Son âme mise en éveil par une inquiétude mal définie, avait cherché à voir de près ce catholicisme qu'il ne connaissait que par ce qu'il en avait entendu dire dans le milieu protestant où il avait vécu jusque-là. Il avait étudié, il s'était mis en rapport avec les maîtres de la doctrine catholique et peu à peu, son esprit était arrivé à la perception de la vérité intégrale. Il avait reconnu que l'Église romaine, seule, en possédait le trésor intact jalousement gardé à travers le flux et le reflux de la vie et des passions humaines sans cesse conjurés pour l'amoindrir. Une clarté chaque jour plus éclatante avait pénétré ce cœur droit et énergique. La vérité était trouvée, il l'embrassait sans hésitation, sans regret.

— Et je suis heureux ! — je ne puis vous dire à quel point ! Mais vous me comprenez, Anita, vous qui goûtez depuis toujours ces consolations mystérieuses, ces suaves délices de notre divine religion . . . Car je puis dire "notre" maintenant ! fit-il avec une allégresse qui trouva un écho dans le cœur d'Anita. Et pourtant, que d'ennuis m'attendent ! Je vais subir les attaques, les reproches de toute ma famille, me voir en butte à la colère de ma mère. Ce-